

ISA-BELLE GRANGER

LES 7 FILLES
D'AVALON

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



PROLOGUE

Le hurlement des sirènes de police était assourdissant. Malgré les efforts de Fabrice pour reconforter Alfie, rien n'apaisait les interminables gémissements du chien. Il avait beau lui caresser les flancs et le derrière des oreilles en lui murmurant que tout allait bien, la pauvre bête n'arrivait pas à se calmer. En ce triste 21 mars, l'angoisse était presque aussi palpable que le nuage de brume qui enveloppait les murs gris du manoir. Cela faisait deux jours qu'Éloïse était portée disparue.

Tandis que les policiers examinaient des photos d'elle, Fabrice sentait le remords le ronger jusqu'au plus profond de son être. À cela se mêlait une certitude qui le hantait depuis quelque temps déjà : elle était morte. Le lien métaphysique inexplicable qui existait entre eux depuis toujours semblait rompu. Il ne percevait ni ne ressentait plus l'essence de sa sœur jumelle.

Plus les minutes s'égrenaient, plus le jeune homme devinait qu'il ne pourrait pas cacher son secret plus longtemps. Mais l'écouteraient-ils seulement, lui qui ne s'exprimait qu'à demi-mot et dont les idées s'entremêlaient à l'en faire bégayer?

Tapi dans l'ombre, assis sur une des marches les plus hautes de l'escalier, il serrait un objet contre son cœur, tout en se berçant et en caressant le chien de plus en plus

machinalement. Lorsque Christophe éclata en sanglots, Fabrice sut qu'il était temps. S'armant de courage, il fit signe à Alfie de rester là et descendit lentement l'escalier. La bête baissa les oreilles et gémit de nouveau, mais obéit.

Muet, Fabrice croisa les bras sur son trésor et avança d'un pas incertain jusqu'à Christophe, qui mit moins d'une seconde pour reconnaître le journal intime d'Éloïse.

— Fabrice, est-ce bien le cahier de ta sœur que tu tiens là? lui demanda-t-il, en se raclant la gorge.

Le jeune homme baissa les yeux et hocha la tête. Une lueur d'espoir raviva enfin le regard de Christophe, qui se retint d'adresser un flot de reproches à Fabrice. Voilà des heures qu'ils fouillaient le manoir de fond en comble pour mettre la main sur ce journal!

— Est-ce que je peux y jeter un coup d'œil?

Fabrice hésita mais, sachant que c'était la seule chose à faire, il lui tendit l'objet d'une valeur inestimable. Christophe ouvrit le journal sur l'écriture gracieuse et soignée de la femme qu'il aimait. La date indiquait le 16 août, soit près de sept mois plus tôt.

Une série de jappements frénétiques retentit soudain et interrompit sa lecture. Tous les regards se tournèrent vers le setter irlandais, qui dévala l'escalier et courut droit vers la grande baie vitrée du vivoir. Le chien aboya de plus belle, tandis qu'une silhouette se dessinait peu à peu entre les voitures de police, nimbée d'un halo écarlate par les gyrophares. Le maître d'Alfie était enfin de retour. Si quelqu'un pouvait savoir où se trouvait la jeune femme, c'était bien lui.

Christophe posa le journal sur la table à café, se précipita vers la porte et l'ouvrit d'un geste prompt. Il s'arrêta presque aussitôt, les yeux écarquillés d'horreur.

PROLOGUE

Tel un automate, Philip Edward avançait vers le manoir, couvert de sang et tenant dans ses bras le corps inerte d'Éloïse.

1

LA THÈSE

Walleggh en était à la cinquante-troisième candidature lorsqu'il s'arrêta brusquement. Il étira ses lèvres en un demi-sourire, alors qu'une étincelle allumait son regard gris.

— Mon cher Philip, je crois que nous avons ici l'heureuse élue, murmura-t-il.

L'assistant releva la tête et haussa un sourcil, puis déposa négligemment le dossier qu'il examinait lui-même.

— Vraiment? Faites-moi voir.

Il repoussa son fauteuil de cuir capitonné et défroissa sa chemise en un geste rapide et précis. Tout en contournant l'imposant bureau du directeur, Philip vit celui-ci sourire de plus belle et se redresser sur son siège, tandis qu'il scrutait le document attentivement. La date de naissance de la candidate lui sauta aux yeux : le 7 juillet.

— Une Québécoise qui a fait son baccalauréat à temps partiel, commenta le maître. Elle a fait ses lettres à l'Université d'Ottawa et se dit passionnée par tout ce qui concerne l'Angleterre médiévale. Elle prétend aussi posséder une connaissance et une compréhension

approfondies de l'œuvre de Shakespeare. Le sujet qu'elle souhaite étudier est particulièrement intéressant...

— Laissez-moi deviner, le coupa son assistant. Serions-nous en présence d'une autre adepte inconditionnelle d'*Ophélie*?

— Non, tu n'y es pas du tout. Vois par toi-même.

Par-dessus l'épaule de son supérieur, Philip lut l'entête du document, qui s'intitulait *Guenièvre de Léodegrance : femme ou légende?*

— Et que se propose-t-elle de faire, au juste? demanda-t-il, intrigué.

— Rien de moins que de trouver où repose l'épouse de l'illustre roi Arthur et de déterminer si elle a terminé ses jours écartelée ou dans un couvent. Qu'en penses-tu?

Philip fit une moue, mais s'abstint de répondre. Il connaissait trop bien Walleggh pour savoir qu'il avait déjà arrêté son choix. Le directeur plissa les yeux et se caressa le menton d'un air songeur.

— Préviens Mina que nous lui aménagerons une chambre au manoir.

— Soit. Et dois-je également aviser le registraire que c'est elle qui bénéficiera du Programme cette année?

— Oui, marmonna Walleggh en s'attardant à la photographie jointe au document. Nous enverrons une réponse à notre candidate aujourd'hui même.

À cet instant, on frappa à la porte. Une étudiante ouvrit et entra dans le cabinet, les bras chargés d'une imposante pile de documents. À peine eut-elle le temps de faire trois pas que le directeur la rabroua.

— Ce n'est pas le moment.

— Mais ce sont les...

Walleggh fixa les yeux de l'intruse et articula clairement son ordre :

— Vous reviendrez plus tard.

Le regard soudainement devenu flou, la jeune femme acquiesça et recula hors du bureau, refermant la porte avec lenteur sans ajouter un mot de plus.

Satisfait, Wallegh esquissa un sourire discret. Puis, d'un geste de la tête, il signifia à Philip que leur entretien était terminé. L'assistant rassembla les dossiers des autres aspirants et se retira. Au moment où il allait sortir de la pièce, il se tourna vers son directeur et lui posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Croyez-vous réellement que ce soit celle qui...

L'œillade qu'il reçut lui confirma ses craintes.

* * *

16 août

J'ai toujours aimé l'odeur fraîche des pages encore vierges d'un journal intime tout neuf. Ce midi, je me suis offert ce superbe cahier, à la couverture ornée d'enluminures et aux pages d'un beige délicat. Voilà des années que je n'ai plus tenu un journal, mais voici que l'occasion s'y prête de nouveau.

Une lettre que j'attendais avec une impatience insoutenable m'est arrivée ce matin, par poste prioritaire. En apercevant l'estampillage du Royaume-Uni, mon cœur s'est arrêté. Ce ne pouvait être que ma réponse!

Je me suis machinalement dirigée vers la cuisine, où je me suis préparé un thé sans quitter l'enveloppe des yeux. J'ai tenté de calmer ma fébrilité en savourant lentement ma première gorgée, puis j'ai enfin ouvert l'enveloppe, pour découvrir que l'Université de Bristol avait retenu ma candidature pour son programme de bourse étrangère!

J'ai été mise au courant de cette occasion par le Département des lettres de l'Université d'Ottawa, lorsque j'ai obtenu mon diplôme. Je

n'ai pas pu résister : j'ai tenté ma chance. J'ai mis plusieurs années à terminer mon bac pour pouvoir m'occuper de mon frère — et cela m'a semblé une éternité! —, mais je constate aujourd'hui que mes efforts sont récompensés. Me voici donc sélectionnée pour aller faire là-bas ma maîtrise en littérature anglaise, toutes dépenses payées, en plus de bénéficier de l'assistance personnelle du directeur du département. N'est-ce pas fantastique?

Le seul hic, c'est Fabrice, mon frère jumeau. Cela fait plusieurs semaines que je le prépare à l'éventualité de mon départ, mais comment savoir s'il saisit bien toute l'ampleur de ce que mon séjour là-bas représente? Sa déficience intellectuelle n'est pas très profonde, je crois qu'il sait que je ne l'abandonnerai pas pour toujours, mais nous n'avons jamais encore été séparés pendant une période aussi longue depuis que je suis devenue sa tutrice légale. Il demeure avec moi de façon permanente depuis le décès prématuré de nos parents. J'ai peine à croire que dix ans se sont déjà écoulés...

Heureusement, je sais que je pourrai compter sur Christophe pour veiller sur lui. Je l'ai embauché à titre d'intervenant privé pour Fabrice il y a un peu plus d'un an, mais c'est comme s'il faisait partie de la famille. Il a même accepté d'entretenir la maison en mon absence.

J'ai pris des arrangements afin que Fabrice puisse emménager temporairement dans une résidence spécialisée où Christophe pourra l'accompagner. Son dépaysement ne sera donc pas total. Et puis je lui ai expliqué que nous pourrions communiquer régulièrement grâce à l'ordinateur, en plus d'avoir prévu qu'il vienne me rendre visite avec Christophe à Noël et à Pâques. Ensuite, je rentre. Ce n'est pas si mal, vu ainsi, non?

Mais il s'agit tout de même de dix longs mois... Christophe a beau m'avoir assurée de son soutien et m'avoir promis de voir à ce que tout se passe bien, je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter. Je le paye à fort prix pour s'occuper de mon frère, mais ça ne me garantit

pas qu'il tiendra parole et qu'il ne rompra pas son engagement en cours de route si la tâche devient trop lourde.

D'un autre côté, je ne peux pas, je ne VEUX pas laisser cette chance inouïe me filer entre les doigts! J'ai bien le droit de penser un peu à moi. Nous avons trente-quatre ans et je me suis toujours consacrée à Fabrice sans me plaindre ni rien réclamer en retour. Il est temps que je fasse quelque chose qui ME plaise.

Cela dit, je me demande pourquoi on a retenu MA candidature parmi je ne sais combien d'autres. Bien sûr, j'ai soumis un sujet de recherche palpitant et jusqu'ici inexploré, sans compter le fait que je suis une jeune femme intelligente et très éduquée, mais je crois surtout que le comité de sélection a dû remarquer, dans mon profil, que mon défunt – et très respecté – père était PDG de la firme d'actuaire Carter's... Peut-être s'attendent-ils à un généreux don de ma part une fois mon diplôme obtenu?

Peu m'importe; dans moins de trois semaines, je m'envolerai vers Bristol, où les somptueuses vallées de la campagne anglaise, les petits villages typiques du Somerset, le cream tea¹ et la pluie n'attendent que moi! Comme il sera fascinant de passer des heures et des heures à scruter les manuscrits anciens, à visiter les innombrables couvents et cathédrales, les bibliothèques et les hauts lieux de la légende arthurienne! Mais chaque chose en son temps. Commençons par annoncer à Fabrice que sa sœur jumelle s'en va vers son plus grand rêve... sans lui.

* * *

L'Angleterre. Là où germa la légende la plus fabuleuse qui fut; celle du roi Arthur. On raconte que sa mère, dame Igraine du Lac, mère de la petite Morgane, épouse de Gorlois, duc de Cornouailles, et sœur de la grande

1. Le *cream tea* est un thé accompagné d'un scone que l'on recouvre d'une sorte de beurre de crème très riche, originaire de la région du Devon, dans le sud de l'Angleterre.

prêtresse de l'île sacrée d'Avalon, fut bernée par le roi Uther Pendragon. Celui-ci, étant le Haut-Roi, bénéficiait d'une arme redoutable : Excalibur, la glorieuse épée de l'île mythique.

Une nuit, alors qu'il venait de tuer Gorlois au cours d'une bataille, Uther eut recours aux pouvoirs magiques de Merlin l'enchanteur afin de prendre les traits de son rival. Fou de désir pour Igraine, le roi se rendit chez elle, au château de Tintagel, dans les Cornouailles, et la fit sienne. Un garçon naquit de cette union.

Uther s'établit à Tintagel et prit Igraine pour épouse, devenant ainsi père d'Arthur et de la petite Morgane. Il mourut quelques années plus tard, laissant Igraine incapable de subvenir seule aux besoins de ses enfants. Morgane fut envoyée auprès de sa tante Viviane, sur Avalon, où elle fut éduquée. Pour sa part, le petit Arthur fut placé chez un des chevaliers du roi, sire Ector, qui le fit écuyer.

Les années passèrent sans que le frère et la sœur se revoient. L'année de ses dix-huit ans, Arthur assista à un tournoi de chevalerie où il secondait son frère adoptif, sire Kay. Ce dernier eut la malheureuse infortune d'égarer son épée. L'écuyer s'efforça bien sûr d'en dénicher une autre en remplacement mais, ne trouvant rien qui vaille, il s'éloigna du village. Arthur parvint à un sentier, à l'orée de la forêt, où il vit une épée plantée dans le roc.

Ne faisant ni une ni deux, le jeune homme s'en empara et la rapporta à sire Kay, qui refusa tout net de la prendre. Tous les chevaliers présents reconnurent aussitôt Excalibur, que le défunt roi Uther avait fichée dans la pierre avant de rendre l'âme. Il était dit que seul le véritable successeur du Haut-Roi parviendrait à la retirer de sa stèle. Arthur fut reconnu comme tel et régna en monarque juste, puissant et respecté.

Au cours de la cérémonie de son couronnement, qui coïncidait avec les rites païens de la fête de Beltane¹, il se vit offrir une jeune femme vierge, élevée selon les croyances d'Avalon. Il ne savait pas qu'il s'agissait de Morgane, sa propre sœur. De cette union incestueuse allait naître Mordred qui, vingt ans plus tard, causerait la perte du grand roi.

Arthur épousa Guenièvre de Léodegrance, qui ne parvint jamais à lui donner d'héritier.

Le roi, cependant, était entouré par de fidèles et fiers chevaliers, dont le champion était sire Lancelot. Au cours de nombreuses guerres contre les hordes saxonnes, ce dernier prouva sa valeur et le Haut-Roi noua avec lui une solide amitié. Arthur ignorait toutefois que le chevalier se mourait d'amour pour la reine et que ce sentiment était réciproque.

Un jour, Merlin présenta à Arthur un jeune homme qu'il lui recommanda de prendre au sein de son armée. Il s'agissait de Mordred, son fils. Morgane, mise au courant de la paternité de son frère par l'enchanteur, voulut faire reconnaître son enfant comme héritier légitime du trône, ce à quoi s'opposa aussitôt la cour.

Mordred entra dans une violente colère, déclara la guerre à Arthur et finit par tuer ce père qu'il n'avait jamais connu. Sire Lancelot combattit sous l'étendard de son souverain, malgré que ce dernier l'eût chassé du royaume pour avoir commis l'adultère avec la reine. Il mourut aux côtés de son roi.

Quant à Guenièvre, elle se réfugia à l'abbaye de Glastonbury et prit le voile, dans l'espoir d'obtenir le pardon pour avoir trahi son époux, qu'elle affirmait aimer malgré tout. Dame Igraine, mère d'Arthur, fit de même.

1. Beltane est une fête païenne qui marque le renouveau, le printemps et la fertilité. On la célèbre le 30 avril.

La légende veut que Morgane, devant tout ce gâchis, ait pris le corps de son frère pour le ramener sur l'île d'Avalon, afin de le guérir, grâce à sa puissante et ancienne magie, de ses blessures pourtant mortelles.

Il est dit que, depuis, le roi Arthur sommeille au fond d'une grotte enchantée, en attendant de pouvoir un jour régner de nouveau sur l'Angleterre...

* * *

3 septembre

J'ai mon siège à côté d'un hublot. Voilà trois heures que j'admire l'océan qui défile sous nos ailes, calme et plat, aussi noir que le café de mon voisin. Trois heures que je me sens déchirée entre la joie et la tristesse. Trois heures que je revois les yeux de Fabrice remplis de détresse. Ma seule consolation est de me dire que, pour lui, un an équivaut à une journée. Il n'arrive pas à s'orienter dans le temps, ce qui me laisse croire que la douleur de notre séparation finira par s'amenuiser et par disparaître peu à peu.

À mon grand étonnement, j'ai assez bien réussi à chasser ce petit pincement de culpabilité qui me tourmentait. Pour la première fois, je me permets d'être celle que je suis réellement, mais que je me suis souvent vue contrainte de refouler — avouons-le — à cause de Fabrice.

Lorsque nous étions enfants, j'avais l'impression qu'il fallait que je sois responsable, mature et forte pour nous deux, mon frère étant tout le contraire. Il était par contre mon meilleur compagnon de jeu, plongeant volontiers dans mon monde imaginaire, peuplé de magiciens, de fées, de preux et vaillants chevaliers. J'étais une puissante et redoutable prêtresse et lui, un grand et noble roi. À nous deux, nous conquérions de vastes royaumes et terrassions d'immondes dragons assoiffés de chair humaine! Oh! Combien d'heures avons-nous passées à lire des récits épiques, à tenter d'en rédiger nous-mêmes, à

nous inventer de fabuleuses chasses aux trésors, à scruter l'épopée des Croisades et des Templiers? Quelle façon exquise de fuir une réalité qui était tout autre... Enfin, pour nous deux, du moins. Je revois encore nos parents me reprocher de bourrer le crâne de mon « pauvre » frère avec de telles « sornettes ».

J'aime profondément Fabrice, rien ne changera jamais cela, mais je me demande si ma vie aurait été la même s'il n'avait pas été déficient... Souvent, j'ai dû limoger la fillette enjouée et rêveuse que j'étais pour « faire la grande fille ». Nos parents étant issus de la classe choyée de la société, disons-le ainsi, nous évoluions dans des cercles où l'image et le paraître revêtaient une grande importance. Quelle place une enfant téméraire, férue d'art et de légendes, y aurait-elle eue? Valait mieux enfouir cette facette de ma personnalité et me fondre dans la masse, ce à quoi je dois sans doute l'image de femme discrète et rationnelle que je dégage. Puis, il y a eu le décès de nos parents, qui n'a fait que renforcer cette façade avec toutes les nouvelles responsabilités que cela a entraînées...

Ouf! Un peu plus et on me prendrait pour la dernière des geignardes!

Mais... non. Je me rends tout simplement compte qu'il était grand temps que je m'accorde un répit, que je me permette un peu de vivre, de... de laisser ma grande prêtresse renaître, quoi! À quoi sert un journal personnel sinon à y coucher nos états d'âme et nos observations les plus intimes? Je ne me plains pas; je constate. Mais assez de constatations pour l'instant. Vivons le moment présent!

Derrière moi, dans le couchant, les derniers jets d'orangé et de rouge s'étirent entre les nuages violacés. Le ciel étale son tapis rouge pour ma toute première visite en Europe... Quel spectacle fabuleux!

Malgré les recommandations unanimes qui m'ont été faites, je suis incapable de fermer l'œil. On m'a même suggéré de prendre un somnifère, afin d'arriver à Heathrow fraîche et dispose, mais cela va contre mes principes. Je m'imagine mal faire face à une éventuelle situation d'urgence l'esprit à moitié dans les limbes. De toute façon,

je suis beaucoup trop fébrile pour dormir! Je veux absolument vivre et savourer chacun des moments que je suis en train d'expérimenter. Par ailleurs, je suis jeune et en santé, alors je doute que le décalage horaire m'affecte beaucoup.

J'en profite donc pour lire et relire les détails concernant mon séjour à Bristol et comprendre en quoi consiste ce programme dont je vais bénéficier.

La lettre de l'Université mentionne que quelqu'un m'attendra à l'aéroport pour me conduire directement à ma résidence. Il appert que j'aurai « mes appartements » dans un manoir en retrait du campus. C'est d'ailleurs là que demeure également le directeur du Département de littérature. J'ai vraiment hâte de voir de quoi il en retourne! Je me demande si ce sera monsieur Grovonovitch lui-même qui m'accueillera, ou s'il enverra quelqu'un. Je doute qu'un directeur se déplace pour ce genre de chose. À suivre!

* * *

Sur le petit moniteur de l'allée centrale, je peux suivre la progression de notre trajet. Nous survolerons bientôt les côtes de l'Irlande, que je me promets d'aller visiter si mon emploi du temps me le permet. Je m'amuse à constater les changements d'heure rapides provoqués par les différents fuseaux horaires que nous traversons; à la maison, il est présentement 22 h, alors qu'il est 4 h où nous nous trouvons en ce moment. C'est inouï!

Tiens! J'aperçois toujours, par mon hublot, ce tout petit point rouge que j'ai remarqué tout à l'heure et qui se déplace parallèlement à notre avion... Est-ce que le pilote l'a repéré? Et si une collision en plein vol survenait? S'il s'agissait de terroristes? Oh! Par tous les saints, faites que non! J'entends encore Fabrice me répéter sans cesse : « C'est dangereux, l'avion! »...

Voilà vingt bonnes minutes que l'appareil suit le même trajet que nous, mais il ne semble pas se rapprocher. Il est vrai que Heathrow

est un aéroport achalandé, alors il est normal que de nombreux vols en fassent leur destination finale.

Je dois cesser de me faire des peurs! Je vais donc ranger mon stylo et me divertir en regardant le film qu'on s'apprête à diffuser. Cela me changera les idées.

J'ai soudainement de petits papillons dans le ventre! La prochaine fois que je noircirai ces pages, ce sera au royaume de Sa Majesté la Reine! Cheerio!

* * *

L'appareil n'avait pas encore touché le tarmac qu'Éloïse se tenait déjà prête à détacher sa ceinture. Dans trois langues différentes, une voix automatisée remercia les passagers d'avoir choisi de voler avec cette compagnie et leur souhaita un agréable séjour. Mêlée à la marée de passagers qui déambulaient dans le long couloir les amenant jusqu'à la douane, Éloïse avait le cœur gonflé d'excitation. Contre toute attente, ce fut un soleil radieux qui l'accueillit en Angleterre. Une fois les vérifications d'usage et l'estampillage de son passeport jusque-là vierge terminés, elle récupéra ses bagages et se dirigea vers la sortie.

De nombreux voyageurs se jetaient dans les bras de parents ou d'amis, certains bousculaient les autres pour échapper le plus rapidement possible à la lente procession vers l'extérieur, alors que d'autres tentaient patiemment de repérer un visage connu.

Éloïse remarqua enfin le jeune homme bien mis qui tenait une petite affiche sur laquelle était inscrit son nom. Il lui souriait poliment, l'ayant sûrement reconnue grâce à la photographie qu'elle avait annexée à sa mise en candidature pour le programme. Elle bifurqua vers lui et, dans

un anglais irréprochable, se présenta, tandis qu'il la saluait en inclinant la tête.

— Bienvenue en Angleterre, madame de Grandpré! J'espère que vous avez fait bon voyage.

— Je vous remercie, le vol s'est très bien passé. Êtes-vous monsieur Grovonovitch?

— Non, je n'ai pas ce plaisir. Je suis son assistant, Philip. Philip Edward, à votre service, dit-il avec courtoisie en lui tendant la main.

Éloïse lui rendit sa politesse et le laissa héler un employé pour s'occuper de ses bagages. Il lui prit ensuite le coude et la conduisit vers le mail principal, puis vers la sortie, où les attendait une luxueuse Mercedes-Benz classe E aux lignes effilées et gracieuses. Un chauffeur qui faisait stoïquement le pied de grue s'empressa de lui ouvrir la portière et l'invita, par une courbette, à s'installer. Philip monta à sa suite.

— Voici Jean-René, notre chauffeur. Il vous conduira là où vous désirez aller. Cela vous évitera d'emprunter les transports en commun, apprit-il à Éloïse, qui s'étonna un instant de ce prénom français.

— Oh, mais je serais enchantée de me déplacer ainsi, au contraire! argua-t-elle. J'ai l'intention de m'imprégner du pouls réel de la vie britannique, pendant que je serai ici.

Philip haussa un sourcil et lui lança un regard de biais.

— Comme vous voudrez, mais sachez qu'il demeure à votre disposition malgré tout. Jean-René, au manoir, je vous prie.

— Bien, monsieur!

Le ton bonhomme du chauffeur plut immédiatement à Éloïse. Il ne correspondait en rien à ces clichés qui montraient les domestiques anglais froids, distants et réservés.

Par contre, elle ignorait si Philip se trouvait vexé par son commentaire, qu'il aurait pu juger impertinent.

Soudain, l'assistant étira le bras et toucha délicatement l'épaule du conducteur.

— Jean-René, j'ai une meilleure idée. Conduisez-nous au pub; je vais offrir à notre invitée son premier repas typiquement anglais.

— Excellent, monsieur!

Éloïse gratifia Philip de son plus beau sourire.

— La route sera longue, alors autant faire le plein avant de nous rendre à Bristol. Qu'en dites-vous?

— C'est une merveilleuse suggestion. Je vous en remercie très sincèrement!

Philip lui rendit son sourire. Dans son rétroviseur, Jean-René observait la scène discrètement, se réjouissant de voir qu'il y avait des atomes crochus entre le collaborateur de son maître et la jeune femme. Elle en aurait bien besoin, lorsque le temps serait venu.

* * *

6 septembre

« Je suis jeune et en santé, alors je doute que le décalage horaire m'affecte beaucoup. » IDIOTE! Comment ai-je pu croire que je n'en ressentirais pas les effets?

Tout est allé rondement, du moment où je suis descendue de l'avion jusqu'après le très agréable repas que nous avons pris au pub. Lorsque mon assiette est arrivée, je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Tout semblait si... fade! Des rôties sans beurre, une espèce de galette de pomme de terre brunâtre, des champignons frits, des fèves au lard et ce qui ressemblait à de la saucisse, mais en tranches carrées.

Un thé à la bergamote complétait cet ensemble obstinément brun, hormis la tomate frite, qui avait tristement perdu de son éclat. J'ai tout de même mangé avec appétit, stimulée par la conversation intéressante engagée par Philip. Il s'est révélé être un jeune homme très cultivé, à l'intelligence vive et aigüe et au sens de l'humour digne de ce qu'on raconte sur les Anglais.

Ensuite, nous avons repris la route vers Bristol, et c'est à ce moment que ça s'est gâté. Je m'étais assoupie dans la « Benz » – comme se plaît à le dire Philip – pour ne me réveiller qu'une fois la voiture immobilisée. Nous nous trouvions devant l'imposant grillage qui isole le manoir des différents bâtiments du campus. Quel spectacle splendide et impressionnant à la fois! Je devais avoir l'air d'une fillette devant un sapin de Noël, tant j'étais éblouie par la somptuosité de la demeure.

Tandis que Jean-René s'occupait de mes effets, Philip m'a conduite à ma chambre, qui s'avère être en fait une suite des plus accueillantes. Il m'a présenté Mina, l'intendante, qui m'a semblé tout aussi affable qu'avenante.

Au moment où le chauffeur a déposé ma valise sur le récamier, les premiers étourdissements sont apparus.

Comme nous étions vers le milieu de l'après-midi, Philip m'a suggéré de m'installer tranquillement et m'a annoncé que j'étais attendue à 16 h pour prendre le thé en compagnie de M. Grovonovitch. Il a pris congé et je suis demeurée dans ma chambre avec Mina. Elle me trouvait le teint blafard et m'a conseillé – pour ne pas dire forcée – de faire une petite sieste. Ce que j'ai fait.

GRAVE ERREUR!

À mon réveil, j'ai dû courir aux toilettes, où la réalité britannique m'a frappée de plein fouet. Tandis que je rendais mes pauvres entrailles malmenées, j'ai voulu actionner la chasse d'eau, pour m'apercevoir qu'il n'y avait pas de petite manette sur le réservoir de la cuvette. En fait, il n'y avait PAS de réservoir!

J'ai levé les yeux au plafond et j'ai alors compris tout le sens de cette expression bien de chez nous : « tirer la chaîne ». De peine et de misère, je me suis relevée et j'ai agrippé la chaînette qui pendait aux côtés du réservoir. Pourquoi diable l'avoir ainsi fixé au mur à cette hauteur? Cependant, je n'étais pas au bout de mes étonnements en matière de plomberie...

Je me suis ensuite tournée vers le lavabo, pour me buter à mon horrible reflet dans le miroir. Cette femme qui ne me ressemblait plus était terriblement cernée sous ses yeux ternes, sans compter la couleur désolante de ses lèvres qui se fondait à celle de ses joues creuses. Bref, on aurait dit une morte!

J'ai eu la bonne idée de m'asperger le visage d'eau bien froide, aussi ai-je laissé couler le robinet quelques secondes avant de tremper mes mains en coupe. C'est à cet instant que j'ai découvert qu'ici, le robinet d'eau froide se situe à gauche et non pas à droite, comme chez nous. En plus d'avoir cette épouvantable nausée, je venais de me brûler les mains. Bravo! Quel départ charmant!

Et l'heure du thé qui approchait... J'étais convaincue que je ne serais pas en état de me présenter devant mon directeur de recherche, mais je ne voulais pas non plus me décommander. Plusieurs appels urgents m'ont par la suite ramenée au cabinet de toilette, tandis que mon niveau d'anxiété s'accroissait toujours un peu plus.

Puis, le coup fatal. Une véritable crise de panique en règle!

Je me suis soudain mise à penser à Fabrice. Étant jumeaux, mon frère et moi partageons un lien privilégié. Je sais quand il ne va pas bien et lui le sait aussi quand c'est moi qui va mal.

Ma gorge s'est nouée à l'idée qu'il ressentait mon malaise et qu'il était en proie à une crise d'angoisse à cause de moi. C'est à cet instant précis que mon esprit s'est mis à fabuler. S'il lui arrivait quelque chose de grave pendant mon absence? Si Christophe ne parvenait pas à le rassurer? À le raisonner? S'il devait... le placer? Jamais Fabrice ne supporterait d'être interné dans

un hôpital psychiatrique. Et moi qui avais promis de veiller sur lui...

C'en était trop. J'ai regardé ma trop vaste chambre, déserte et silencieuse, et me suis convaincue que cette maîtrise à l'étranger était une erreur monumentale. Il n'y avait qu'une issue possible : je devais rentrer sur-le-champ. Je me suis ruée sur mes bagages pour consulter les documents de la compagnie d'aviation, dans le but de réserver une place sur le premier vol en partance pour Montréal ou Ottawa. Au diable la maîtrise et le programme! Je venais, dans ma panique, de tirer un trait sur le rêve de toute ma vie.

J'étais tellement absorbée que je n'ai pas entendu Mina entrer. J'ignore combien de temps elle est restée là, à m'observer me démenner et me parler tout haut, avant de me prendre par les épaules. Elle m'a alors regardée droit dans les yeux en me disant que ce n'était probablement que l'effet du décalage horaire et que j'étais sans doute déshydratée. Elle m'a ordonné de prendre de grandes respirations, de retourner m'asseoir sur le lit et de me calmer. Elle s'est ensuite éclipsée quelques minutes, pour revenir avec un plateau chargé d'un pichet de ce que je croyais être du jus d'orange, et d'une élégante coupe de cristal. Elle m'en a servi une généreuse rasade en me disant de tout boire, ce que j'ai voulu m'empresser de faire. J'avais effectivement très soif.

À peine avais-je porté la coupe à mes lèvres que je recrachais l'infâme boisson! La bonne s'est esclaffée devant ma déconfiture et m'a expliqué que son « nectar », composé d'eau bouillie, de jus pur et de sel, avait pour but de me remettre sur pied. Merveilleux!

Voilà maintenant deux jours que j'observe ce régime immonde, et je commence tout juste à ingérer de nouveau de la nourriture solide. Inutile de dire que ma rencontre avec le directeur a été reportée. Je dois d'ailleurs faire enfin sa connaissance dans quelques minutes, alors j'y vais. Souhaitons qu'il ne me tienne pas rigueur de ce petit contretemps...

* * *

Éloïse toqua trois petits coups sur la porte laissée entrouverte. Une voix grave l'invita à entrer. Elle fit quelques pas dans une grande pièce richement décorée, aux couleurs sombres et au plafond très haut. Le plancher de marbre ambré ajoutait à l'ambiance feutrée du cabinet de Wallegh Grovonovitch. Le directeur était assis derrière son bureau et Philip se tenait debout à ses côtés. À mesure qu'elle avançait vers eux, Éloïse eut la désagréable sensation d'être scrutée et examinée tel un tapis de Turquie qu'on hésite à acheter.

L'homme assis devant elle ne ressemblait en rien à son assistant; il n'avait pas non plus son air sympathique et amical. Le directeur était un homme que l'on devinait raffiné : tout de noir vêtu, le physique élancé et les épaules larges, la mâchoire volontaire et les prunelles de glace. Le fait qu'il soit totalement chauve lui conférait une allure racée et ajoutait à sa prestance. Il avait de très beaux traits, certes, mais quelque chose chez lui indisposa Éloïse. Était-ce son regard de prédateur ou ce pli sévère qui creusait un sillon vertical entre ses sourcils? Elle jeta une œillade rapide à Philip, qui lui adressa un sourire encourageant.

— Si je ne m'abuse, vous connaissez déjà notre assistant?

— En effet, répondit-elle en s'efforçant de sourire à son tour.

Wallegh se leva pour l'accueillir, se présenta et, d'un geste de la main, désigna l'un des deux fauteuils devant lui en invitant Éloïse à s'asseoir. Elle déposa d'abord son porte-documents de cuir bordeaux et serra la main que son hôte lui tendait. Elle fut saisie par la chaleur enveloppante de celle-ci, qui contrastait singulièrement avec ce que le directeur dégageait.

— Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue à Bristol, madame de Grandpré. Nous sommes ravis de vous accueillir en ces murs.

— Je vous remercie. C'est réellement un plaisir et un honneur pour moi d'être ici, répondit-elle poliment, en retirant sa main.

— Mina nous a informés de votre... petit malaise. Comment vous portez-vous, à présent?

— Beaucoup mieux, affirma-t-elle en sentant ses joues s'enflammer. Je me sens prête à entreprendre mes recherches et je tiens à vous assurer que j'y mettrai toute mon énergie.

— Nous ne nous attendions à rien de moins de votre part, très chère.

Le ton incisif du directeur déplut à la jeune femme autant que le fait qu'il parle de lui-même à la première personne du pluriel, mais elle tâcha de n'en rien laisser paraître.

Elle écouta Walleggh lui résumer le fonctionnement du programme de maîtrise assistée; il lui indiqua aussi les différents délais qu'elle devait respecter. Elle apprit également que ses deux premiers mois en sol britannique seraient surtout consacrés à la lecture exhaustive de divers manuscrits littéraires, de livres d'histoire, et à la consultation de portails électroniques, afin d'étoffer son sujet de recherche. Cette perspective l'enchantait au plus haut point et elle l'avoua ouvertement.

— Ravi de vous l'entendre dire, conclut Walleggh. Mais dites-nous un peu pourquoi avoir choisi de vous pencher sur un sujet aussi inusité que Guenièvre de Léodegrance? N'a-t-elle pas joué qu'un tout petit rôle dans la légende de l'illustre roi Arthur et de ses vaillants chevaliers?

— Bien au contraire! Il est de mon avis que ce personnage est largement méconnu et stéréotypé. En fait,

à première vue, Guenièvre incarne le mythe de la jeune fille chaste et pure qui s'est vue forcée d'épouser un roi afin de sceller une sorte d'échange de bons services entre son père et le libérateur de celui-ci. En effet, quand le roi Arthur s'est porté à la défense de Caméliard sauvagement attaqué par...

— Oui, nous sommes bien au fait de ces guerres. Veuillez ne vous en tenir qu'à Guenièvre, la coupa Walleggh.

Elle le dévisagea un instant, le trouvant résolument arrogant. Philip s'éloigna pour se diriger vers un magnifique secrétaire de bois de rose sur lequel attendaient une carafe et des coupes de verre taillé. Il servit à son directeur un trait de vin rouge, sous le regard ahuri d'Éloïse. Il était à peine 11 h!

— Puis-je vous offrir du thé?

La question de Philip la sortit de sa torpeur et elle s'empressa d'accepter. Walleggh s'empara de la coupe que son assistant lui tendait et se cala dans son fauteuil, priant la jeune femme de poursuivre.

— Oui... Je disais donc que Guenièvre est tantôt l'incarnation même de la femme pécheresse, tantôt un personnage qu'on a trop aisément laissé pour compte dans cette histoire où les hommes ont fini par prendre toute la place. C'est pourquoi le but de ma maîtrise est de rétablir son identité exacte. Il est pourtant évident que, malgré l'importance de Merlin, du roi lui-même et de ses acolytes, les rôles qu'ont eu à jouer tant Guenièvre que les prêtresses d'Avalon représentent la base de la quête du Graal, véritable enjeu de cette fabuleuse légende.

À ces mots, le directeur cilla imperceptiblement. Seul Philip, toutefois, sentit Walleggh se raidir. Ce dernier se força à sourire et encouragea Éloïse à continuer.

— Et que connaissez-vous exactement de l'île mythique?

— Eh bien, enchaîna-t-elle, c'est là que s'enseignait et se pratiquait la magie de la Déesse. Certains prétendent qu'elle serait située près de Glastonbury, où quelques vestiges subsisteraient encore, dont l'impressionnant Tor¹. D'autres croient qu'elle se situe au large du pays de Galles. J'ai également lu des auteurs qui prétendent que l'île elle-même n'existerait pas vraiment, mais que Merlin la faisait apparaître au cœur de la forêt de Brocéliande.

— Quelle est votre opinion là-dessus? s'enquit Walleggh.

— Je crois que cette dernière hypothèse est plutôt farfelue, aussi pencherais-je davantage du côté de Glastonbury.

— Bien. Nous avons le plaisir de vous annoncer que vous aurez amplement l'occasion de vérifier vous-même ces différentes hypothèses car, en temps et lieu, vous aurez à vous rendre sur place pour étayer votre documentation.

Cette perspective réjouit Éloïse, qui comptait profiter de son séjour au Royaume-Uni pour faire ce genre d'exploration. Une question vint cependant assombrir son enthousiasme: M. Grovonovitch allait-il l'accompagner dans ces excursions?

Comme s'il avait lu dans ses pensées, le directeur ajouta que Philip l'assisterait dans l'aspect technique de ses recherches, tandis qu'il verrait lui-même à la guider durant ses déplacements.

— Je possède, comme je vous l'ai mentionné plus tôt, une connaissance approfondie du cycle arthurien et je crois que mon expérience personnelle pourra vous être fort utile.

Étonnée tant par cette dernière remarque que par le fait qu'il parlât au « je » pour la première fois, Éloïse se rassé-

1. Le Tor est une colline qui s'élève à plus de 150 mètres d'altitude, au sommet de laquelle trône une tour de pierre.

réna en songeant qu'elle n'aurait pas à côtoyer le directeur avant plusieurs semaines, puisque qu'elle devait d'abord réaliser la partie technique de sa maîtrise et que celle-ci se ferait en compagnie de Philip.

Tandis que l'assistant présentait à Éloïse sa tasse de thé fumant, la jeune femme ne put s'empêcher d'admirer la délicatesse de la porcelaine et le détail raffiné des roses bordées d'or qui en ornaient le pourtour. La soucoupe sur laquelle elle reposait était tout aussi jolie et frêle. Walleggh s'amusa de son expression candide et engagea la conversation sur un plan plus personnel et désinvolte.

— Dites-moi, Éloïse... nous pouvons vous appeler Éloïse, n'est-ce pas?

— Vous n'êtes pas le premier à commettre cette petite erreur, s'amusa-t-elle. Mais c'est Éloïse: il n'y a pas de tréma... Et, oui, vous le pouvez.

Walleggh se contenta de poursuivre.

— J'ai lu dans votre profil que c'est votre première visite en Europe, c'est exact?

— Oui. Et pour tout vous dire, la Grande-Bretagne m'a toujours interpellée. J'ignore pourquoi, mais c'est ainsi. C'est comme si cela faisait partie de moi, ou l'inverse. Enfin, dit-elle en joignant ses mains sur son ventre, c'est difficile à expliquer, mais c'est comme un appel que je ressens, juste ici...

— Intéressant... murmura-t-il, en la fixant intensément. Pourquoi n'êtes-vous pas venue avant, dans ce cas?

Éloïse se racla la gorge, hésitant à parler de Fabrice de peur que le fait de l'évoquer ne réveille quelque angoisse à son sujet.

— Obligations familiales, répondit-elle brièvement.

Le directeur fronça les sourcils et ouvrit le dossier qui se trouvait devant lui.

— Rien n'indique que vous avez des enfants... s'étonna-t-il, en scrutant les divers formulaires.

Éloïse soupira, se voyant forcée de se justifier.

— Non, en effet, je n'en ai pas. C'est que j'ai la garde de mon frère jumeau.

— Un jumeau?... balbutia Wallegh, en levant vers elle son regard de glace, cette fois empreint d'une expression indéfinissable.

Conscient du malaise de son maître, Philip toussota dans le but qu'il se ressaisisse et se tourna vers leur invitée.

— Pourquoi dites-vous en avoir la garde?

Embarrassée, Éloïse expliqua succinctement que, leurs parents étant décédés dans un incendie près de dix ans auparavant, elle s'était vu désigner tutrice légale de Fabrice. Son frère était né en second, et il avait souffert d'un manque d'oxygène qui lui avait laissé des séquelles au niveau de certaines habiletés intellectuelles.

— Il est sot? questionna brutalement Wallegh, apparemment remis de son trouble passager.

— Pas du tout! s'offensa Éloïse. Quelle ignorance! Il a une déficience intellectuelle, c'est très différent!

Un silence lourd de reproches s'installa et un duel visuel commença entre le maître et l'étudiante. Philip se leva avec élégance et s'empara de la tasse que tenait la jeune femme d'une poigne on ne peut plus crispée, tout en glissant une œillade réprobatrice à son maître. Celui-ci comprit le message.

— Oubliez ce que je viens de dire... murmura-t-il en fixant intensément Éloïse.

Sa maladresse risquait de compromettre sa quête. Mieux valait mettre un peu d'eau dans son vin et effacer cette bourde. Il avait besoin d'Éloïse.

La jeune femme, cependant, le toisait toujours avec furie. Wallegh constata qu'elle avait l'esprit plus coriace que la majorité des gens... Sans toutefois se démonter, il inspira et replongea dans le regard de l'étudiante.

— Oubliez ce que je viens de dire... répéta-t-il lentement, sous le regard anxieux de Philip.

Rarement l'assistant avait-il vu quelqu'un tenir tête à son maître de la sorte. Éloïse devait effectivement être celle que Wallegh croyait...

Au moment où ce dernier s'apprêtait à psalmodier son commandement une fois de plus, les yeux d'Éloïse clignèrent puis se détournèrent du regard perçant du directeur pour se poser de nouveau sur le visage de l'assistant, qui reprit la parole comme si de rien n'était.

— Pour votre première journée, je me proposais de vous faire d'abord visiter la bibliothèque. Qu'en dites-vous? suggéra-t-il calmement à Éloïse.

Légèrement hébétée, elle se rendit compte qu'elle avait les sourcils froncés et les poings serrés. L'étudiante ramena son regard vers le directeur, qui la scrutait étrangement. Elle crut avoir été victime d'un soudain vestige de ses récents malaises.

— Alors, qu'est-ce que vous en dites, Éloïse? lui demanda encore l'assistant.

La question l'extirpa enfin du curieux brouillard qui l'enveloppait.

— Oh! Euh... Oui, oui, bien entendu, c'est une excellente idée, balbutia-t-elle.

Sans la quitter des yeux, Wallegh se leva, signifiant ainsi que la rencontre était terminée. Il lui rappela qu'elle devrait lui rendre compte du résultat de ses diverses lectures vers la fin du mois d'octobre.

— D'ici là, évidemment, nous demeurons à votre disposition si vous aviez des questions, conclut-il d'un ton neutre, presque froid.

Et voilà qu'il avait repris le « nous »! Ce détail agaça grandement Éloïse, qui eut du mal à rester impassible. Quelque chose clochait, mais elle n'arrivait pas à cerner de quoi il s'agissait.

L'étudiante se leva à son tour et, pour le bien de son projet de maîtrise qu'elle amorçait à peine, tenta une approche qui se voulait pacifique. La grande fille en elle fut fière de cette initiative, qui aurait sans doute fonctionné n'eût été d'une toute petite pointe de sarcasme que ne put retenir sa grande prêtresse intérieure.

— Merci, Walleggh. Nous pouvons vous appeler Walleggh, n'est-ce pas?

Un sourire carnassier étira les lèvres pleines du directeur.

— Vous n'êtes pas la première à commettre cette petite erreur... Mon prénom se prononce *Valègue*. Et, oui, vous le pouvez, Éloïse.

Sans répliquer, elle pinça les lèvres, reprit son porte-documents et suivit Philip à l'extérieur de cette pièce où elle avait l'impression d'étouffer. Walleggh se rassit lentement dans son fauteuil. Il prit entre ses doigts sa coupe de vin et y fit danser sa dernière gorgée, les yeux fixés sur la silhouette qui disparaissait derrière la porte.

— Je ne me suis pas trompé, marmonna-t-il pour lui-même. Éloïse de Grandpré, tu seras notre délivrance.